

À Ronald Klapka
Nicole Caligaris

klapka.ronald@orange.fr : un type en train de sulfurer au clavier à cinq heures du mat., joyeux, amical, saisissant je ne sais quelle phrase, quelle image, quelle photo de sa petite fille, quelle musique, quelle réflexion d'une philosophe mystique ou d'un poète traducteur de poètes, enfin quelle flèche étincelante qui lui sera passée sous le pif dans son étude matutinale, pour vous envoyer, gentille attention à vos propres vergers, une brassée de liens et de références dont vous sentez qu'ils vous ouvriront des portes insoupçonnables sur des jardins gorgés de fruits, le jour où vous aurez à votre disposition une douzaine de vies, suffisamment en tout cas, pour pouvoir emboîter le pas *allegro vivace* du bonhomme.

Je parle des petits courriers.

En plus de ces broutilles, l'homme livre une lettre dite « de la Magdelaine », ce nom enveloppe une petite malice, évoquant l'adresse postale d'où part ce courrier, il évoque le corps à l'origine de cette parole qui vous parvient du tuyau, et il fait se rejoindre les mondes physique et numérique.

Adresse, conjonction des mondes distants, art du pli, art de l'évocation, vous avez déjà quelques talents du personnage.

Cette lettre-là n'est pas exactement l'expression d'un critique littéraire mais la promenade d'un lecteur, amateur au sens plein, aimant, éclairé et éclairant, pensant sa lecture : un « connoisseur », diraient les Anglais, qui à la fois suit le fil de sa sensibilité, fait jouer ses intuitions et les associations de sa culture profuse, à la fois répond aux parutions de l'actualité éditoriale et, souvent, micro-éditoriale. Entre une et cinq ou six œuvres vous arrivent comme ça, aimées, lues au petit tamis, lancées avec enthousiasme par ce service du travailleur de l'aube.

Cinq ou dix pages de la densité d'une liqueur, avec le pétilllement d'un champagne, bien sûr, vous rappellent toutes les semaines qu'une semaine a passé et que vous êtes en retard sur tout.

Le pas du bonhomme, c'est le bond. C'est là sa singularité de Klapka : un lecteur bondissant.

Sur la page de la Mél à laquelle je renvoie pour les éléments biographiques et la présentation malicieuse qu'il en fait, il cite « ces sautilllements d'enfants sur le chemin de l'école », et c'est avec cette gaîté, cette disponibilité aux surprises, cette agilité aussi, c'est de cette marche quittant le sol ici et retombant là-bas que l'homme lit, pour s'élever encore et se porter ailleurs et comme ça, de citations, en références, de remarques en notes, donner une forme d'essai en mouvement dont l'écriture complexe me fascine.

En voici un extrait :

Citation d'une Lettre récente, celle du 12.02.13.

Il y est question d'un livre de Michèle Finck, *Giacometti et les poètes*, mais ce passage pourrait concerner les lettres elles-mêmes et leur auteur.

« Comment appréhender l'ensemble ? quel que soit le degré de connaissance de l'œuvre de l'artiste, de celles des poètes, le lecteur sortira

particulièrement enrichi de ce qu'il aura découvert ou redécouvert sous un angle spécifique (regarder n'étant pas simplement voir, nous est-il rappelé), avec toutes les nuances, les tâtonnements, les retours qu'autorisent la distance prise et l'évolution personnelle : par exemple passer du récit en rêve à la critique en rêve. Les fines comparaisons, par exemple *La mort de Van M.* selon Dupin ou selon Bonnefoy ou encore *L'Objet invisible*, de Breton à Bonnefoy et de Du Bouchet à Bonnefoy, les filiations : Van Gogh/ Giacometti/ Celan ou Rimbaud/Giacometti/Celan, les dialogues : avec Picasso et Proust, les modulations de l'« accord » entre présence et séparation puis présence et précarité, la précision des références (préférentiellement avoir les ouvrages cités en main), mais il y a bien plus que l'habitus professionnel de l'universitaire [9], l'objet de la recherche n'est pas anodin, il y va de la poésie — *l'art qui n'est pas ordinaire* — celui dont Jérôme Thélot souligne qu'il a pour « vocation et sens de dresser l'homme contre le non-sens ».

Aussi agrafa-t-on, de cœur, cette dernière affirmation :

« L'art m'intéresse beaucoup, mais la vérité m'intéresse infiniment plus », déclarait Giacometti [10]. L'hypothèse risquée ici, c'était de situer cette « vérité » dans l'écoute de son œuvre, en lui appliquant ce précieux conseil : « Si tu veux voir, écoute ». Mais au-delà de l'*exemplum* Giacometti, l'hypothèse peut être étendue [11] à bien d'autres œuvres des arts visuels.

J'en prendrai trois exemples, en guise de coda. Soit l'œuvre de Bram van Velde, telle que la révèle le « Si tu veux voir, écoute » de Beckett ([la peinture] de B. van Velde fait un bruit très caractéristique, celui de la porte qui claque au loin, le petit bruit sourd de la porte qu'on vient de faire claquer) ; soit aussi la peinture chinoise comme la donne à entendre François Cheng ; soit enfin l'art de Miklos Bokor, comparé par Yves Bonnefoy à une sorte de « loupe » acoustique. (242)

Et on n'hésitera pas à qualifier ce travail, lui aussi, pour ce qu'il apporte de clartés et d'ouvertures, d'*exemplum* ; à suivre... »

[9] Recherche, organisation de la pensée, dialectique et dialogisme ; au surplus élégance de l'écriture.

[10] *Écrits*, op. cit., p. 267.

[11] Juste avant, Michèle Finck écrit : « Dupin, Bonnefoy et du Bouchet jouaient virtuellement (par la seule transmutation de l'œil en organe de l'écoute) sur cet « instrument de musique » qu'est l'œuvre qu'ils envisageaient ; et par ce jeu mental, le son auquel ils accédaient n'était autre que celui de leur poétique personnelle : « sifflement » pour Celan, « souffle » pour du Bouchet, « silence » pour Dupin et Bonnefoy ».

C'est une certaine idée, une haute idée de la critique, puisque cette lecture ne consiste pas à apprécier la valeur des livres mais à en penser l'action et la présence dans un panorama d'œuvres disparates mises en affinité par l'intervention de l'auteur Klapka dans la composition de son texte.

À propos de Ronald, je n'ai pas voulu raconter de ces anecdotes personnelles par où le personnage fait signe, j'ai trouvé plus juste m'inclure dans le « nous » des lecteurs qu'il avait lui-même constitué en cercles d'amis. Mais en réalité, ce n'est pas tellement le passeur de textes bien connu des familiers de la Mél que je voudrais saluer et qui est passé, à présent, mais l'écrivain Klapka, qui, sous le masque largement, lumineusement souriant du lecteur en promenade, a inventé une écriture. Une écriture d'une modernité que nous ne réalisons pas encore et dont la vitalité est absolument présente, est une ressource du présent.

Ses lettres, lui-même les présente en ces termes : « [...] *une flânerie* dans un ou plusieurs livres, citations aidant. Les notes *déballent* plus amplement *la bibliothèque*. Les mots-clés appellent aux *bons voisinages*. Le tout invite le lecteur à effectuer ses propres *montages*. » Il les place sous le patronage de ces noms qui en disent l'essentiel :

[Benjamin, Walter](#) [Blanchot, Maurice](#) [Bon, François](#) [Breton, André](#)
[Jakobson, Roman](#) [Lacan, Jacques](#) [Perec, Georges](#) [Warburg, Aby](#)

Une écriture de la juxtaposition, de la coïncidence, de la libre association, surréaliste comme psychanalytique, du renvoi, du déploiement, dont la première caractéristique est, non seulement de savoir s'inscrire dans le moyen de communication que la technique de son temps met à sa portée, mais beaucoup mieux, beaucoup plus important, de se faire l'instrument d'exploration de cette technique, de se laisser former par elle et d'en exprimer les possibilités.

C'est d'abord une écriture du découpage, les musiciens diraient du sample, il s'agit avant toute chose de prélever des passages parlants et de les faire parler. Ce que le lecteur porte en remarque dans les marges du livre, Klapka en fait le corps de sa lettre, le texte syntaxe qui articule les citations et en compose une variation, profonde, nourrie de textes poétiques et philosophiques, sur et autour des livres présentés.

À ce corps composite, impur, mouvant, il ajoute des cheveux, c'est-à-dire des notes de bas de page qui font adopter au lecteur ce sautillerment d'enfance, mû par la curiosité et par le pouvoir du clic sur l'hyperlien et qui le font entrer dans la forêt buissonnante de la sensibilité de l'auteur, références, remarques du deuxième niveau ou du troisième, anecdotes parfois, associations, explications, c'est-à-dire déploiement des plis, tout un paysage de taillis qui me rappelle la pensée de la grande Maria Zambrano dont je dois la lecture à Ronald : "un mode de visibilité où l'image serait réelle, et où penser et sentir s'identifieraient sans pour autant se perdre l'un dans l'autre ou s'annuler. Une visibilité nouvelle, lieu indistinctement de connaissance et de vie, tel semble être l'aimant qui a orienté tout ce parcours comme l'eût fait une méthode de pensée".

J'ai tout de même une anecdote.

L'un des premiers mots que j'aie reçus de Ronald, à qui j'avais parlé de la biographie de Michel Vieuchange par Antoine de Meaux, était « *Merci pour le Shibboleth !* »